

« HISTOIRES D'AMOUR : QUELQUES MODALITES
DE RELATION A L'AUTRE AU JAPON »
PRESENTATION DU NEUVIEME COLLOQUE DE LA
SOCIETE FRANÇAISE DES ETUDES JAPONAISES

Voici donc, enfin !, la neuvième livraison de la série des *Actes des colloques de la Société Française des Etudes Japonaises*. Depuis 1995, et le premier numéro, ce sont déjà plus de 4400 pages qui ont été rassemblées par la SFEJ pour présenter en français les recherches récentes et en cours portant sur le Japon. Miroir de la vitalité et de la qualité des études japonaises en France, *Japon Pluriel* se constitue peu à peu, au rythme de colloques biennaux, comme une immense encyclopédie rassemblant, de façon condensée, un savoir éclectique mais toujours précis sur le Japon.

Le huitième colloque ayant été organisé, de main de maître, à Lille, c'était cette fois au tour des universités parisiennes d'inviter la japonologie francophone. Nous avons voulu, profitant du calendrier, que le colloque de la SFEJ soit également l'occasion d'animer une dernière fois les locaux dispersés de l'Inalco avant le regroupement de notre institut rue des grands Moulins. C'est ainsi que les participants eurent le plaisir de découvrir le Centre Clichy, plus habitué à vibrer au son du russe ou de l'hébreu, sous les bourrasques de neige d'un décembre peu clémente. Nous voulons redire ici toute notre gratitude à Marie-Paule Bellanger, qui nous accueillit avec enthousiasme dès qu'elle entendit évoquer le projet, ainsi qu'à toute l'équipe du Cerpaim qui n'a pas hésité à raboter ses congés de Noël pour assurer une assistance technique sans faille.

Accueillir la diversité des recherches sans pour autant fragmenter le savoir sur le Japon au point qu'il en devienne informe... Rassembler des chercheurs francophones de tous horizons sans que le colloque ne se résume à une suite ennuyeuse de présentations autistes... Le défi auquel nos rencontres

régulières sont confrontées est constant. Une première solution, pratiquée depuis quelques années déjà, est de favoriser les panels thématiques : qu'au moins on discute à trois ! Le huitième colloque avait souhaité aller plus loin en proposant un thème, celui de la modernité japonaise, autour duquel se sont structurées les très nombreuses communications. Nous avons été convaincus par cette tentative. Que le bureau de la Société Française des Etudes Japonaises pose régulièrement aux chercheurs français une question qui puisse les fédérer, ou les interloquer, nous semblait en effet de l'ordre de ce que l'on pouvait attendre d'une société savante et de son devoir d'agitateur scientifique.

Nous avons choisi de faire parler d'amour. Après la modernité et l'anti-modernité de la fin du XIX^e siècle, le sujet peut certes paraître léger. Il correspond d'abord, il est vrai, à une préoccupation qui réunit les deux organisateurs. Il est la conséquence également d'un pari. Que ce qu'on disait de l'amour, au Japon, était finalement si lacunaire qu'il pouvait être enrichi par l'apport des différentes disciplines dont les membres de la SFEJ sont des spécialistes. Que des perspectives originales seraient ouvertes quand des chercheurs ne relevant pas des domaines qui parlent habituellement de l'amour – disons : littérature, poésie, et de façon moindre, histoire des mentalités – s'empareraient du sujet. Plus que de l'amour d'ailleurs, dont le vocable même risquait de limiter la pensée à certaines formes particulières, c'est aux modalités de la relation à l'autre que nous proposons de réfléchir.

On aime souvent à rappeler, lorsque l'on travaille sur l'amour, cette remarque de Roland Barthes, dans la préface de son célèbre *Fragments d'un discours amoureux*, qui déplorait que si les discussions les plus communes débordaient de considérations sur l'amour, le discours savant ou scientifique sur l'amour était, lui, d'une extraordinaire solitude (BARTHES 1995 : 459). Le constat semblait toujours valable quand Boltanski (1990 : 10) introduisait « L'amour et la justice comme compétence ».

On peut se demander ce qui a pu motiver cette impression chez Barthes : il y avait, bien avant lui, des ouvrages qui prenaient l'amour comme objet de connaissance (on évoque invariablement, pour un passé proche, le livre de Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*, paru en 1939). Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'une telle affirmation n'est plus tenable tant l'amour, le sentiment amoureux, la biologie ou la physiologie des passions, la relation amoureuse, sa reconnaissance sociale, le couple, le mariage... sont devenus des sujets de livres pour les sciences sociales.

On pourrait sans doute distinguer deux pôles dans les « discours scientifiques » suscités par l'amour.

Le premier serait de type « universaliste ». L'idée serait ici que l'homme « a toujours aimé aussi bien », pour paraphraser Claude Lévi-Strauss, et ce sous toutes les latitudes. Nos amours suivraient des rythmes biologiques, que l'éthologie animale pourrait aider à comprendre (on pense en particulier aux travaux d'Helen Fischer, FISCHER 1992 par exemple).

Le second serait « culturaliste » : l'amour est une invention occidentale, et pas seulement occidentale mais de l'Occident moderne, voire contemporain (pour un questionnement salutaire sur les termes de cette affirmation, on lira avec plaisir Jack Goody, par exemple GOODY 1999). Pour ce type de discours, qu'importe la généalogie qu'on lui trouve, l'amour est forcément nouveau (et autant que possible propriété récente léguée par ses ancêtres les plus proches à celui qui tient cette affirmation). Il n'est pas anodin que le discours scientifique rejoigne d'une façon admirable le discours amoureux, et les sentiments des amants : l'amour vécu est toujours le premier.

Quoi qu'il en soit de cette position, l'amour que nous connaissons aujourd'hui serait donc une invention récente, dont nous serions les auteurs. Son élaboration irait de pair avec l'élaboration de l'individu comme sujet possédant un libre arbitre, l'établissement de la démocratie (faite d'individus-citoyens pouvant élire leurs chefs), la consécration de l'économie de marché (ayant pour cible l'individu-consommateur). Avec, somme toute, la modernité. On y revient donc.

Si tels sont les termes habituels du débat dans nos contrées, comment considérer l'amour *ailleurs* ? Serait-ce la même chose, avec des variantes ? (position universaliste). Ou constate-t-on, là-bas aussi, la production d'un amour d'une nouveauté radicale, avec l'occidentalisation et la modernisation donc ?

La première réponse que semble nous donner le Japon est bien celle-là : l'amour est occidental, et moderne, il constitue une nouveauté dérangeante pour le Japon depuis le dernier tiers du XIX^e siècle. Il est bon dans un premier temps de rappeler cette conviction très forte de bien des discours savants sur l'amour proférés au Japon.

Dans le même temps, le débat sur la question au Japon est souvent faussé du fait des mots dont on use pour en parler en japonais. Pour le dire vite : quand, pour parler d'amour, et juger de sa réalité au Japon, on emploie un néologisme construit pour traduire le terme occidental d'amour (c'est le cas de *ren'ai*, et en grande partie de *ai* également ; BUTEL 2007, 2011), comment

pourrait-on arriver à la conclusion que l'amour n'est pas une invention occidentale ?

Il nous semblait important donc, avant de décider de l'universalité de l'amour, et du caractère culturellement et historiquement déterminée de la forme que nous lui connaissons ici, de passer outre les questions de vocabulaire pour nous intéresser à quelques formes concrètes constatables au Japon. De recueillir tout d'abord des « histoires », que nous pourrions nous permettre de qualifier d'amoureuses, en première approximation. Dans cette optique, il nous a paru fécond de considérer la relation à l'autre sans préjuger d'office de sa nature amoureuse. D'où le titre de ce colloque : « Histoires (au pluriel) d'amour : quelques modalités de la relation à l'autre au Japon ».

La réflexion proposée aux participants des différents panels qui cherchaient à relever le défi voulait s'appuyer sur quelques interventions de spécialistes soigneusement sélectionnés, et réunis lors d'un colloque inaugural concentré sur la première journée, jeudi 16 décembre 2010.

Augustin Berque, à qui la SFEJ voulait rendre hommage à l'heure de son départ à la retraite, a bien voulu distiller la quintessence de sa vision de « l'humain comme entrelien » lors de la conférence exceptionnelle qui a clôturé la seconde journée. Son texte ouvre ce présent volume. Il est suivi des exposés de la première partie de la matinée (programme complet sur le site du colloque : <https://sites.google.com/site/2010sfej/>), qui travaillaient la relation à l'autre en questionnant les concepts qui servent à penser la relation comme lien, dans l'espace (Philippe Bonin), et dans le discours philosophique (Laurentiu Andrei).

La seconde moitié de la matinée examinait des réalisations concrètes : la construction de lieux de rendez-vous amoureux aujourd'hui (Rémi Scoccimarro, texte qui n'a pu être intégré à ce volume), et l'évolution de la relation de couple durant le XX^e siècle (Mita Munesuke). L'après-midi commençait par l'analyse de deux « paradigmes » japonais de la relation amoureuse : le couple primordial des mythes (François Macé), et la relation amoureuse créée par les lettres d'amour à la cour (Pascal Griolet). Elle se concluait par l'étude de la relation à l'autre dans la poésie moderne (Makiko Andro-Ueda) et la comparaison de deux histoires d'amours emblématiques de la littérature féminine moderne, en France et au Japon (Saeki Junko). On constatait alors que les ruptures n'étaient pas toujours là où on les attendait.

À ces six exposés avait été offerte une plage horaire plus importante que celle dont ont disposé – étant donné leur nombre

impressionnant, et faute de temps, le colloque s'étendait déjà sur trois jours pleins – les interventions des deux jours suivants. Les exposés sont devenus des articles, qui ont encore pris de l'ampleur par rapport au texte initial. Ils ont finalement été regroupés à la fin du volume (section « Regards sur l'amour »). Il nous faut, à ce stade, effectuer quelques aveux et quelques mea culpa qui nécessitent que les deux organisateurs de ces journées se dissocient. Il revenait à Jean-Michel Butel de mettre en place l'édition finale des actes en français. Nous sommes, à la veille de la publication des actes d'un colloque qui s'est tenu en 2010, à l'été 2013. Il me faut présenter ici toutes mes excuses, en particulier aux jeunes chercheurs qui attendent cette publication, pour le délai incroyablement long qui sépare les interventions du livre qui les reprend. De ceci, je suis le seul responsable. J'ai tenté, avant de partir pour d'autres cieux, de terminer l'édition de ces actes. La masse que représentent les cinq textes évoqués dans ce paragraphe, leur technicité aussi, ne m'ont pas permis de tenir l'objectif qui m'avait été fixé. Le bureau de la SFEJ a décidé poursuivre l'édition là où je l'avais laissée. Je remercie ses membres d'avoir accepté ainsi de pallier mes incapacités, et tout particulièrement Guibourg Delamotte, Eddy Dufourmont, Michael Lucken, David-Antoine Malinas, Marie Parmentier et Michel Vieillard-Baron.

On trouvera donc 53 textes, regroupés en 16 chapitres, sur plus de sept cents pages. Certains abordent frontalement le sujet proposé. Nous les avons rassemblés en début et en fin d'ouvrage. D'autres évoquent une recherche en cours, présentent les résultats d'un travail en équipe, ou sont l'effet d'une rencontre inattendue permise par la SFEJ. On constatera, comme depuis plusieurs années, que si la logique disciplinaire est respectée – en particulier pour les domaines les mieux établis peut-être : linguistique, histoire... – il se constitue également des logiques thématiques qui n'hésitent pas à faire dialoguer des disciplines complémentaires. Ce fut en particulier le cas de la table ronde organisée par Guibourg Delamotte autour des notions de « crise » et de « réforme », dont on appréciera l'actualité. Les trois journées se sont conclues sur une seconde table ronde, animée par Sébastien Lechevalier, « Capitalismes et néolibéralisme – leçons de la trajectoire japonaise ». Si les interventions de Sébastien Lechevalier, Arnaud Nanta, Laurent Nespoulous et Adrienne Sala n'ont finalement pas donné naissance à un texte, la conférence du professeur Arthur Stockwin, point d'orgue du débat, a trouvé place dans le numéro 17 de la revue *Cipango* (consultable en ligne : <http://cipango.revues.org/1130>).

Toutes les interventions n'ont ainsi pas donné lieu à un article, pour des raisons diverses qui ne tiennent évidemment pas toutes à la qualité des propos. On pourra se référer aux résumés des exposés pour en juger (<https://sites.google.com/site/2010sfej/programme/programme-panels>). Tous les textes sont en tout cas le résultat d'une discussion entre les éditeurs et les auteurs. Que ces derniers soient remerciés pour leur patience.

À l'heure où nous concluons ce texte, nous apprenons le décès de Jean-Jacques Tschudin, dont chacun appréciait la gentillesse et l'intelligence. Cet ouvrage lui est dédié.

Makiko Andro-Ueda,
Jean-Michel Butel
Centre d'études Japonaises – INALCO

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES, Roland. *Fragments d'un discours amoureux*. In Œuvres complètes, t. v, Paris, Seuil, 1995.

BOLTANSKI, Luc. *L'amour et la justice comme compétence*. Paris, Métailié, 1990.

BUTEL, Jean-Michel. « Petite histoire de la traduction de l'amour en langue japonaise : *Ai* ». In Catherine Mayaux (éd.), *France-Japon : regards croisés – Echanges littéraires et mutations culturelles*. Littératures de langue française vol. 7, Bern, Peter Lang, 2007, p.107-119.

BUTEL, Jean-Michel. « Forger un amour moderne : petite histoire du mot *ren.ai* ». In Christian Galan et Emmanuel Lozerand (dir.), *La Famille japonaise moderne (1868-1926) – Discours et débats*. Arles, Philippe Picquier, 2011, p. 335-346.

DE ROUGEMONT, Denis. *L'amour et l'Occident*. (1939) Paris, 10/18, 2001.

FISCHER, Helen. *Histoire naturelle de l'amour*. Paris, Pluriel, 1992.

GOODY, Jack. « De la communauté à l'individu ? Une historiographie de la famille occidentale ». In *L'Orient en Occident*, trad. de l'anglais, Seuil, 1999.